

Line Richard

LA RUMEUR DU RESSAC



v1b éditeur

La rumeur du ressac
de Line Richard
est le mille cent soixante-dixième ouvrage
publié chez
VLB ÉDITEUR.

Line Richard

**LA RUMEUR
DU RESSAC**

v1b éditeur

*There are heroes in the seaweed
There are children in the morning
They are leaning out for love
And they will lean that way forever
While Suzanne holds the mirror*

Leonard Cohen

2010

Montréal, juillet

Léa a dû courir pour rejoindre la voiture, fuyant la pluie violente qui s'abat sur la rue. Elle est montée à bord du côté passager, a fait tourner la clef sans allumer le moteur, avant de mettre un disque dans le lecteur CD. Elle fouille au fond d'un sac rempli de babioles, en sort une boule à neige qu'elle agite distraitemment.

Les mots de Paul Simon jaillissent des haut-parleurs :
I am a rock, I am an island...

Une pluie de particules tourbillonne un moment, avant de retomber sur le Rocher Percé.

Léa essuie la vitre du revers de sa manche. Son père se tient debout sur le trottoir d'en face, les cheveux en bataille et la barbe mal taillée. Il rabat la capuche de son imperméable avant de traverser. Il porte sous le bras droit une boîte rectangulaire plaquée de bouleau blanc. Comme une parcelle de plage précieusement récoltée, serrée contre son corps.

Il dépose le coffret à côté des bagages, jette un dernier regard vers leur appartement, referme le coffre

arrière. En démarrant le moteur, il avertit Léa qu'ils vont rouler longtemps.

— Longtemps, c'est combien de temps ?

Il essaie de répondre, mais les mots ne viennent pas. Il cherche la bonne excuse, la bonne explication qui pourrait justifier d'amener sa fille si loin, à l'autre bout du pays, pour enterrer sa mère. Léa étire les jambes pour appuyer ses pieds contre le coffre à gants. Remet la même chanson au sujet d'un îlot qui ne ressentait rien. Elle voudrait s'endurcir pour devenir solide comme le Rocher Percé, pouvoir tenir le cap sans jamais s'effondrer, malgré l'assaut des vagues et du vent qui rend fou.

Martin change la musique, actionne les essuie-glaces et s'engage dans la rue. Les corps sont embrouillés derrière les devantures lessivées par la pluie. Les yeux de Léa s'embuent au premier mot chanté par Leonard Cohen. C'est le nom de sa mère.

Des images de Suzanne lui reviennent en mémoire. Quand elle cueillait des fleurs sur le bord des fossés. Quand elle la consolait en fredonnant doucement, de sa voix modulée, pour calmer ses angoisses. Quand elle lui souriait en se tournant vers elle. Avec ce quelque chose, comme une sollicitude, une douceur dans le regard. Une main toujours tendue pour attendre l'autobus, le train, la fin du monde.

On fait comment après ?

Une percée de soleil vient chasser les nuages, dès qu'ils prennent l'autoroute. Le ciel devient bleu sombre,

puis se colore de rouge sur le fil d'horizon. Martin abaisse sa vitre. Un vent chaud et humide s'infiltré dans l'habitacle. Léa regarde ses mains. Elle se sent impuissante. Sa poitrine lui fait mal. Le vent chaud lui fait mal. Le ciel rouge lui fait mal.

— On va faire quoi là-bas ?

Martin se tourne vers elle.

— On va guérir notre peine.

Il l'a dit faiblement, mais il a l'air d'y croire.

Léa détourne la tête. Le bruit sourd des voitures qu'ils croisent en continu fait remonter en elle des souvenirs de mer et de vacances d'été. Comme si c'était les vagues qui s'écrasaient près d'eux, la ramenant à Percé, un an auparavant.

Elle jouait à faire des bulles au bout de la promenade, non loin de leur hôtel. La lumière était chaude, de la couleur du miel, effleurant le Rocher en révélant ses failles, son grain rose et poreux. Les touristes affluaient un cornet à la main pour admirer la scène.

Sa mère est apparue, vêtue de shorts en jeans aux bords effilochés. Elle avait les joues rouges et semblait essoufflée d'avoir couru trop vite pour venir la rejoindre.

— J'ai une surprise pour toi !

Elle a ouvert un sac, contenant la boule à neige, dénichée au village. Léa lui a souri, avec un air gêné.

— T'as pas l'air d'aimer ça.

— Ben non, je trouve juste ça drôle !

— C'est pas supposé d'être drôle.

Léa a pris l'objet pour mieux l'examiner, avant de l'agiter pour faire voler la neige.

— J'avais pas te faire de peine...

Sa mère s'est détournée sans lui donner de réponse.

Suzanne était comme ça. Une lumière aveuglante qui s'éteignait d'un coup. Un refuge incertain. Léa ne comprenait pas. Ne voyait pas la faille. Les mots à ne pas dire pour éviter qu'elle sombre sans raison apparente.

Elle y repense maintenant, bercée par le roulis des souvenirs qui s'estompent dans son demi-sommeil. Martin se frotte les yeux, tentant de rester alerte. En milieu de soirée, le commis d'un Couche-Tard où il s'est arrêté lui demande d'un ton las s'il voudrait une *Grande Vie*. Martin le dévisage pendant un court instant, avant de ressortir un café à la main.

Il prend une couverture sur la banquette arrière pour abriller sa fille jusque sous le menton. Il l'observe un moment, suivant l'arête du nez, la rondeur de ses joues et les petites fossettes qu'elle a au coin des lèvres. Elle a tout juste onze ans. Il doit s'occuper d'elle. L'aider à parer le coup. À survivre à sa mère.

Il remonte en voiture, fait craquer ses jointures et allume le contact. Les épinettes défilent. Une odeur de résine envahit l'habitacle. Il sent la caféine lui courir dans les veines. Appuie sur la pédale, dévore les kilomètres. Ne veut plus s'arrêter.

Des flash-backs de Suzanne, couchée sur un brancard au fond d'une ambulance, se mélangent à la nuit. Il se revoit près d'elle, attentif aux détails, au moindre

signe de vie pouvant le rassurer, malgré le tube rigide inséré dans sa gorge : la pulsation d'une veine au creux de son poignet, la chaleur de sa peau, le mouvement régulier qui soulève son sternum. Il l'appelait doucement en caressant ses cheveux, lui parlait sans arrêt dans le creux de l'oreille. Ses épaules se relevaient dans un drôle de réflexe qui entraînait sa tête. Elle semblait s'agiter sitôt qu'il se taisait.

— T'avais pas le droit de faire ça, murmure-t-il pour lui-même, en serrant le volant.

Martin gare la voiture face au lac Supérieur et s'endort jusqu'à l'aube, avant de repartir sur la route en lacets. Il commence à voir double lorsqu'il coupe le moteur sous l'enseigne défraîchie d'un restaurant routier. Il fait le tour de l'auto et se penche sur Léa pour l'extraire de son siège, la prenant dans ses bras en lui soutenant la tête. Son souffle paisible et chaud lui frôle la clavicule. Elle marmonne quelques mots à travers son sommeil, qu'il essaie d'interrompre le plus doucement possible alors qu'il la dépose devant la porte d'entrée.

— Papa, on est où, là ?

Elle le suit docilement dans la salle à manger. Il choisit une banquette sévèrement élimée que le soleil inonde. Une serveuse les rejoint pour leur tendre un menu et remplir leurs verres d'eau.

— *How are you this morning?* s'enquiert-elle rapidement, avec l'accent chantant typique de l'Ontario.

Martin observe Léa, penchée sur le menu, qu'elle détaille avec soin. Elle s'appuie sur un coude, trop près de son verre d'eau. Quand elle était petite, elle l'accrochait toujours. C'était systématique. Et l'eau se répandait sur les nappes en papier, coulait sur le plancher pour former une grosse flaque. Mais elle n'est plus petite. Et Suzanne n'est plus là pour éponger le désastre avec un pâle sourire. Cette scène n'existe plus. Suzanne n'existe plus.

Léa relève les yeux :

- Tu vas prendre quoi, papa ?
- Juste un café, je pense.
- Ben voyons, faut que tu manges !
- OK, OK, des toasts.
- J'peux-tu avoir des crêpes ?
- Pourquoi tu pourrais pas ?

Ils se taisent un moment. Quelques camionneurs parlent au fond de la salle. Léa regarde son père, en semblant hésiter.

- À quoi tu penses, ma puce ?
- Je pensais à maman.
- J'y pense aussi, beaucoup.
- J'essaie d'imaginer quand elle était plus jeune.
- Vers quel âge à peu près ?
- Avant que j'veienne au monde.
- Je t'ai jamais conté, comment on s'est connus ?
- Non, jamais, dit Léa.

Martin scrute le napperon, y projetant les souvenirs dont il veut faire le tri. Léa est attentive à chacun de ses gestes, attendant qu'il raconte, qu'il lui parle de

sa mère, pour qu'elle revienne en vie. Même pour un court instant.

— J'étais encore au bac quand on s'est rencontrés, le temps des fêtes approchait et je me sentais seul. Je me rappelle encore à quel point je m'emmerdais, en cherchant ma chaleur dans l'appart mal chauffé que je louais sur Berry. C'était un matin froid, mais quand même lumineux, et j'aurais eu envie qu'il se passe quelque chose d'un peu extraordinaire. Je suis parti prendre l'air sans savoir où j'allais, pour finir sur une rue que je connaissais pas. Dans la vitre d'un café, j'ai vu ta mère de dos, qui donnait un spectacle, en plein dimanche matin...

Léa est intriguée.

— J'ai eu le goût de rentrer pour voir ce qui se passait. J'ai dû jouer du coude pour me rendre au comptoir et me suis planté là. J'voyais tout le monde de dos, la tête un peu penchée, en train de l'écouter...

La voix de Martin casse, ou passe près de casser, mais il se ressaisit.

— Elle jouait *Hallelujah*, de Leonard Cohen. Je l'ai trouvé tellement belle, avec ses yeux noisette et ses cheveux châtons...

Léa, machinalement, passe une main dans les siens.

— Je suis allé la voir à la fin de son set. Je voulais juste lui dire combien j'aimais sa voix. Elle a souri tout de suite, en me donnant une bîne, comme si on se connaissait depuis déjà un bout. On s'est trouvé une table pour boire des espressos en se contant nos vies. J'voyais pus le temps passer.

Après un bon deux heures, on est partis ensemble pour marcher dans les rues. Il s'est mis à neiger quand la nuit est tombée. J'ai abouti chez elle, plus ou moins par hasard – mettons que je l'ai cherché –, mais une fois dans l'entrée, je savais plus où me mettre tellement j'étais nerveux. Elle a juste pris ma main, pour me tirer vers elle, pis on s'est embrassés.

Martin laisse un sourire flotter sur son visage. Il se souvient encore de l'odeur de pivoine qui embaumait la pièce, des photos noir et blanc aimantées au frigo, du vent qui s'était levé, faisant siffler les fenêtres, et de la neige collante qui s'écrasait contre elles avec un bruit mouillé.

Ils avaient bu du rouge, assis sur le futon. Martin avait tenté de jouer de la guitare. Suzanne se tenait proche, lui montrant des accords du mieux qu'elle le pouvait, riant de ses fausses notes et de son air crispé alors qu'il s'appliquait à bien plaquer ses doigts sur les cordes en nylon. Ils s'étaient endormis à la fin de la nuit, couchés en chien de fusil.

Martin s'était levé un peu avant midi, s'extirpant du futon le plus doucement possible. Il s'était retourné pour regarder Suzanne avant de pousser la porte qui donnait sur la rue. Ça ressemblait à Noël dans les films pour enfants, avec une neige brillante qui recouvrait les arbres et le toit des voitures.

Il était revenu avec des croissants chauds et un pot de confiture. Suzanne dormait toujours, la tête sous

l'oreiller. Il s'était recouché, en flairant son odeur, pour calmer la migraine qui lui serrait les tempes.

À son deuxième éveil, le futon était froid. Suzanne était partie. Il pouvait voir la trace qu'avait laissée son corps juste à côté du sien. Il manquait un croissant dans le sac en papier et un restant de café traînait au fond d'une tasse. Une note était posée sur le coin d'un napperon :

Je pense qu'on devrait se marier. Je sais pas ce que t'en dis, mais si ça te tente aussi, viens me rejoindre au Bivouac, le soir du 5 janvier. Je vais t'attendre au bar.

Martin l'avait relue une bonne douzaine de fois. Il sentait un élan, une chaleur à ses joues, un vent déraisonnable qui lui tournait autour. Le soir du rendez-vous, il l'avait retrouvée, accoudée au comptoir, les cheveux détachés. Il s'était rapproché un anneau à la main et elle avait souri, avec un air ravi, quand il s'était penché pour le lui mettre au doigt.

Ils s'étaient embrassés au milieu des clients, avant de passer la nuit à se faire payer des verres, pour finir éméchés dans le studio de Suzanne, où ils s'étaient promis, avec une voix pâteuse, de s'aimer pour la vie.

Léa se racle la gorge et fait claquer ses doigts sous le nez de son père, pour qu'il relève la tête. Il bafouille des excuses, cherche à reprendre le fil, quand la serveuse arrive, une assiette dans chaque main.

Par un matin pluvieux, Martin et Léa quittent Montréal pour la Colombie-Britannique et les îles Haïda Gwaïï, emportant avec eux les cendres de Suzanne. Martin voudrait donner à la mère de sa fille, disparue subitement, une dernière demeure dans un lieu qui l’a connue heureuse. Il espère également que le long voyage vers l’Ouest pourra aider Léa à traverser le drame. Six ans plus tard, on les retrouve dans un petit village du Bas-Saint-Laurent, menant une vie tranquille – peut-être trop...

Roman du deuil et du souvenir, *La rumeur du ressac* dit également la force, tour à tour lente et tumultueuse, de la réinvention de soi et de la rencontre de l’autre. Line Richard a donné à son écriture un rythme qui épouse leur mouvement continu.

Line Richard vit en Gaspésie, où elle pratique le métier de guide-interprète. Autrice d’un recueil de nouvelles intitulé *Soudain, le paysage* (Éditions 3 Sista, 2018), elle a reçu, pour *La rumeur du ressac*, le prix Robert-Cliche 2023 du premier roman.

